

Douceur et force de la beauté maternelle...

*Nous laisser interpellé par Maman
de l'artiste-musicien Papa Wemba*

Ghislain
TSHIKENDWA
Matadi, Jésuite.
Docteur en
sociologie. Chef du
secteur Recherches
et animation
sociopolitique du
CEPAS.
tshikendwa@jesuits.net

Le 8 mars est une date qui ne laisse plus indifférent, en RD Congo et ailleurs, depuis que les Nations Unies ont décidé de la commémorer comme Journée internationale de la femme. Initiative louable, sans doute ! Comment en douter lorsqu'on sait que celle qui enfante, soigne, nourrit et éduque continue d'être méconnue dans son rôle le plus sacré : *la maternité* ?

Un mythe ouest-africain rapporte : Dieu aurait été déçu par l'homme qu'il voulut détruire. Il revint très vite sur sa décision, craignant qu'en le détruisant, la vie sur terre ne soit également détruite. Dieu aurait alors enfermé l'homme dans une hutte et créa la femme. Il se retourna enfin vers l'homme et lui dit : « *Voici ta femme ! Désormais tu vas mourir, mais la vie continuera sur la terre !* » ⁽¹⁾.

Revenons à la Journée internationale de la femme. Celle de 2010 avait suscité en moi cette question : « *Que faire pour aider la femme congolaise à réfléchir sur le vrai rôle qu'elle entend désormais jouer pour le développement de la Nation congolaise cinquantenaire ?* ». J'avais précisé ma question en ces termes : « *Que et comment faire pour éviter que dans la lutte qu'elle entend mener pour sa dignité et celle de son peuple, la femme congolaise ne se complaise dans la superficialité, la légèreté et le gaspillage d'énergie qu'elle doit pourtant canaliser pour « sauver » la nation ?* » ⁽²⁾

Ma réponse s'était inspirée de l'action d'une figure féminine biblique, Judith, dont l'intervention, digne et vigoureuse, redonna à tout son peuple le respect et la dignité qui lui échappaient au fil des jours. J'avais discerné dans l'action de cette femme juive une arme redoutable : sa *triple beauté* : beauté physique, beauté intellectuelle et beauté spirituelle. Je souhaitais que la femme congolaise s'en inspire pour « sauver » la nation, convaincu que seules

1 Engelbert MVENG, *L'Afrique dans l'Eglise. Paroles d'un croyant*. Paris, L'Harmattan, 1985, p. 16.

2 Ghislain TSHIKENDWA Matadi, « Judith ou l'éloge de la triple beauté féminine », *Renaitre* (Avril 2010) 4/5, p.20.

la beauté et la bonté réussiraient à redonner à notre humanité sa splendeur originelle. Romain Gary n'a-t-il pas raison d'écrire qu'« il faut racheter le monde par la beauté : beauté du geste, de l'innocence, du sacrifice, de l'idéal » ? Et Dostoïevski de reprendre en écho : « la beauté sauvera le monde » ⁽³⁾.

Les mois qui suivirent ma tentative de réponse à la question à peine évoquée me permirent pourtant de vivre une expérience choquante et douloureuse. Une expérience *laide*, pour tout dire ! En marge de la *Marche Mondiale de la Femme* organisée du 13 au 17 octobre 2010 à Bukavu à laquelle je pris part, j'eus le privilège d'être de la délégation qui se rendit, le samedi 16 octobre 2010, à Mwenga (à 140 km à l'ouest de la ville de Bukavu) pour y assister à l'inauguration du Mémorial dédié à une dizaine de femmes enterrées vivantes le 17 octobre 1999 après avoir été « accusées de sorcellerie par les troupes du Rassemblement Congolais pour la Démocratie (RCD) que commandait un certain Kasereka Ramazani, communément appelé Tango TWO » ⁽⁴⁾. Quelle horreur ! L'implication et l'enthousiasme des femmes à la Marche mondiale et à la cérémonie de Mwenga me donnèrent pourtant, à travers leurs divers et nombreux beaux gestes, des raisons supplémentaires d'espérer l'avènement d'un monde où la dignité de la femme et de tout homme serait pleinement respectée et valorisée. Elles nous demandaient de respecter en elles la *maternité*, c'est-à-dire, leur *qualité de mère*.

De cette expérience, j'ai également appris que le respect et la valorisation de l'image de la femme-mère dans notre pays et ailleurs dépendent en très grande partie de la femme elle-même et des valeurs qu'elle incarne : *la beauté et la bonté maternelles*.

C'est la *beauté* et la *bonté maternelles*, précisément, que chante l'artiste-musicien congolais Papa Wemba à travers sa chanson au titre combien évocateur : *Maman*. J'y ai perçu la reconnaissance, par le fils, de la beauté et de la bonté qui s'expriment le mieux par la *maternité*. La chanson invite à déceler en chaque femme cette puissance créatrice de l'humanité qu'elle reçoit de Dieu. C'est en écoutant *Maman* que j'apprends que « l'amour incommensurable et naturel qui rayonne de la mère, et qui en même temps donne naissance à l'espace où l'enfant prendra figure et deviendra une personne, signifie pour la mère offrande de soi et sacrifice, jusqu'à perdre sa propre personnalité et sa propre figure » ⁽⁵⁾. Et si une telle béatitude lui est reconnue, pourquoi ne pas respecter la divinité inscrite en toute femme, même célibataire ?

Le titre de la chanson de Wemba est en lui-même un symbole : *Maman*. Il ne dit pas *mwasi* (femme). Celle dont il évoque le souvenir est *mère*. Une

3 Cf. François CHENG, *Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, p. 81.

4 Solange LUSIKUI, « Inauguration du Mémorial à Mwenga », in *Renaitre* (Novembre-Décembre 2010) 11/12, p. 39.

5 Gertrud VON LE FORT, *La femme éternelle*, Versailles, Via Romana, 2008, p. 66.

relation affective est exprimée, de la manière à la fois simple et profonde. Il s'agit de la relation mère-fils-mère. Les mots choisis par l'artiste-musicien sont, à ce titre, significatifs. Ils donnent toute la dimension affective et *maternelle* à cette chanson qui honore la mère, ici et ailleurs.

C'est le souvenir du *berceau* qui est évoqué en premier et ce, à la veille de l'anniversaire du fils et en l'absence de la mère : « *Lelo na kanisi yo mingi maman po jour ya anniversaire na nga ekomi pene. Ba invités bako lia, bako mela masanga, yo kutu artisane nango ozali te...* » (Si j'ai beaucoup pensé à toi aujourd'hui, maman, c'est parce que le jour de mon anniversaire approche. Les invités mangeront et boiront alors que toi, l'artisanne de ce jour, seras absente). Mais la présence de la mère est éternelle, car la bonté et la beauté maternelles traversent espace et temps. « *Maman soki ozalaki na bomoi*, chante Wemba, *mbele na sengi na yo ozongisa ngai lisusu wana* » (Si tu étais ici présente, maman, je t'aurais demandé de me retourner dans ce berceau-là). Oui, la maman n'est plus ! Mais les effets du berceau demeurent, même à l'âge adulte. C'est la force mystique de la beauté et de la bonté.

Si le fils exalte le *berceau*, c'est simplement parce que c'est là que la *Maman* a exprimé toute sa tendresse de mère : jamais elle n'a laissé son fils être piqué par les moustiques, jamais elle ne s'est endormie avant le fils ; jamais elle ne l'a laissé pleurer sans intervenir avec promptitude ; elle veillait toute la nuit à chaque fois que le fils était malade... Ces gestes sont maternels et ils sont beaux. Voilà pourquoi ils transcendent le temps et l'espace. Marqués du signe d'éternité, ces gestes peuvent alors être chantés et écoutés, ici et ailleurs, maintenant et toujours.

Le souvenir du *lait maternel* est évoqué en deuxième lieu : « *Elengi ya libele ya maman oyo abotanga* » (les délices du lait de la mère qui m'a mis au monde...). Quel beau geste, en effet, que celui d'une mère qui allaite son enfant, le regard tendrement posé sur son visage innocent ! Faisons pourtant attention ! Ce n'est pas le lait maternel en soi qui donne au lait maternel toute sa valeur. C'est plutôt la bonté et la douceur accompagnant l'allaitement qui lui donnent toute sa splendeur, sa saveur éternelle « *Elengi* ». Voilà pourquoi l'enfant devenu grand peut s'en souvenir et continuer à en goûter les délices. C'est donc ce geste de bonté et d'amour qui donne au lait maternel sa saveur (*elengi*). Écoutons, à ce propos, François Cheng, de l'Académie française : « La bonté qui nourrit la beauté ne saurait être identifiée à quelques bons sentiments plus ou moins naïfs. Elle est l'exigence même, exigence de justice, de dignité, de générosité, de responsabilité, d'élévation vers la passion spirituelle » (6).

6 François CHENG, *Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, p. 77.

Le troisième souvenir évoqué est l'éducation maternelle. C'est peut-être là le point culminant de la chanson de Papa Wemba. L'éducation reçue de la mère par le fils n'avait besoin ni de bulletin ni de minerval. Elle dépasse pourtant en valeur celle assurée par les maîtres et les professeurs. Et le fils de rêver : « *Maman soki ozalaki na bomoi, mbele na sengi ba tia yo ministre ya éducation* » (maman, si tu étais en vie, j'aurais demandé que tu sois nommée ministre de l'éducation). Il n'y aurait alors plus besoin de parquet ni de prison ; il n'y aurait même plus de personnes méchantes. L'harmonie régnerait entre les humains, rêve l'artiste-musicien congolais.

Le 8 mars 2015 est passé. Nous ne perdrons pas notre temps si nous nous laissons accompagner, enseigner et interpeller par *Maman* de Papa Wemba. Nous y découvririons la douceur et la force de la beauté maternelle. C'est elle qui sauvera l'humanité. Ne la profanons pas par nos actes égoïstes et irresponsables ! ■